

Le néofrançais : ûn réalfabétizasioŋ de l'ékri, mè pa selman

La graphie du français académique : un casse-tête chinois

Tout francophone souffre – plus ou moins suivant ses dons en la matière – de la graphie de sa langue. En effet, celle-ci partage assurément, avec l'anglais, l'honneur (si l'on peut dire) d'être la plus éloignée du principe même des langues alphabétiques, qui consiste en une correspondance biunivoque entre les phonèmes (sons élémentaires de la parole) et les graphèmes (lettres, éventuellement diacritisées) qui les représentent. De plus, la divergence entre le parler courant et l'écrit académique est désormais telle qu'on peut les considérer comme deux idiomes distincts...

L'inconvénient d'une telle situation est évident. Il suffit pour cela de décompter la proportion de fautes d'orthographe dans les textes écrits, y compris par ceux qui ont fait des études supérieures. Des statistiques montrent d'ailleurs que les écoliers français (et anglo-américains) arrivent bons derniers en la matière.

En fait, il y a peu de langues actuelles utilisant l'alphabet latin, qui puissent se satisfaire de ses 26 lettres pour noter tous leurs phonèmes, sans les affubler de signes diacritiques et/ou recourir à des diacritiques tri-grammes... De plus, certaines comprennent des lettres atones (palme d'excellence au français) ou qui se prononcent différemment suivant le contexte (palme d'excellence à l'anglais).

Notons que même les langues – comme l'italien et l'espagnol –, qui ont voulu respecter le principe alphabétique (en simplifiant la transcription latine des lettres grecques, par exemple), n'y sont pas totalement parvenues.

À vrai dire, seul l'espéranto – langue artificielle, créée il y a un peu plus d'un siècle par le Polonais Ludwik Zamenhof (1859 - 1917) – respecte strictement le principe alphabétique, grâce à 5 lettres diacritisées.

Note : Le coup de génie de Zamenhoff a consisté essentiellement :

– pour ce qui est du lexique, à l'utilisation de radicaux (tirés du gréco-latin et des langues européennes occidentales essentiellement), éventuellement concaténés à des préfixes et suffixes.

– pour ce qui est de la syntaxe, à décliner la fonction du mot par une désinence unique.

Dans l'entre-deux-guerres, le chauvinisme des grandes nations occidentales (France comprise, hélas) a fait capoter l'espoir que cette langue équitable joue le rôle qu'avait tenu le latin pendant plus d'un millénaire. Cet échec a naturellement ouvert à l'anglo-américain la voie de l'hégémonie.

La proposition de réforme du français détaillée ci-dessous a donc pour premier but de le "réalphabétiser" afin de supprimer le gaspillage (le mot n'est pas trop fort) que la graphie actuelle entraîne. Quant au second but, il consiste à rapprocher, autant que faire se peut, la langue écrite de la langue parlée – sans tomber dans le vulgaire – ainsi qu'à franciser les termes d'origine étrangère (anglo-américaine en particulier) selon les mêmes règles de transcription phonétique.

On m'objectera que c'est là le rôle de l'Académie française. Certes, mais cette docte compagnie s'avère d'une timidité et d'une lenteur proverbiales. D'autre part, même ses plus banales initiatives – à l'instar du remplacement du pluriel en x des mots bijou, chou, genou, etc. par le s –, ne sont pratiquement pas respectées...

Comme l'ont pertinemment constaté les Advus dans le [Le Projet Clipperton \(LPC\)](#), il est plus facile en France de révolutionner l'État que la graphie – qu'on sanctifie justement sous l'appellation d'orthographe... D'ailleurs la popularité de la dictée de Bernard Pivot est là qui donne la mesure de cet ultraconservatisme linguistique, sans doute dû au complexe de supériorité que nombre de Français éprouvent pour leur langue – surtout depuis que l'Académie de Berlin a primé (juste avant la Révolution !) le *Discours sur l'universalité de la langue française* d'Antoine de Rivarol.

Tour d'horizon sur la question

Une graphie linguistique est un ensemble de signes conventionnels dont le but est l'échange d'informations. Pendant des siècles, les premières civilisations ont utilisé des symboles plus ou moins figuratifs, puis aussi quelques signes phonétiques. Mais ce sont les Phéniciens (un peuple sémitique établi, en gros, sur le territoire du Liban actuel) qui, quelque mille ans avant notre ère, ont systématisé le principe alphabétique. Un véritable coup de génie, car cela simplifie drastiquement l'écriture, la mettant ainsi à la portée du plus grand nombre.

Ce principe a été adopté ensuite par tous les peuples du pourtour méditerranéen : Crétois, Mycéniens, Grecs, Étrusques, Hébreux, Romains, Arabes, etc.

Le français, tout comme les autres langues de l'Europe occidentale (à l'exception du basque et des différents gaéliques, qui ont survécu à l'hégémonie du latin) est né sur les ruines de l'Empire romain ; lequel, à partir du milieu du premier millénaire de notre ère, s'est disloqué en une multitude d'entités ethno-politiques n'ayant plus en commun que la religion chrétienne, indéfectible gardienne du dit latin. La barbarisation subséquente à la chute de l'Empire ayant éliminé toute activité culturelle autre que celle régie par le christianisme, le latin écrit est resté hégémonique jusqu'au début du second millénaire. En fait, il fallut encore des siècles pour que les jargons des principales cours princières s'émancipent et deviennent des langues deculture... avec chacune sa propre grille de correspondance entre les phonèmes et les graphèmes.

Durant les Temps modernes, ce sont les monarchies – de plus en plus "absolues" – qui ont activement œuvré, par la réglementation comme par la mode, à l'unification linguistique au sein de chaque État. On sait que chez nous, François 1er, par les ordonnances de Villers-Cotterets (1539), imposa la "langue françoise" – c'est-à-dire celle de la cour – pour tous les actes officiels du royaume. Puis Louis XIV chargea l'Académie de normaliser ladite langue dans tous les domaines d'activité et sur tout le territoire national.

Au cours des siècles, le parler du français a évolué bien plus rapidement que l'écrit. Ce dernier a donc conservé une foule de reliques étymologiques. Par exemple, un grand nombre de désinences latines devenues muettes, ainsi que des anomalies traditionnelles – telles la diphonie du **c** et du **g** ; les lettres phonétiquement équivalentes comme le **c** dur, le **q** et le **k**, ainsi que le **g** doux et le **j** ; la transcription des lettres grecques **θ**, **ρ**, **φ**, **χ**, par **th**, **rh**, **ph**, **ch** (ou **k**, au petit bonheur la chance...). Notons que ce handicap de la graphie française n'explique nullement le déclin de notre langue sur le plan international, puisque l'anglais écrit est au moins aussi éloigné du principe alphabétique... Faut-il le répéter : cela est lié au recul de l'influence politico-économique de notre pays depuis quelque deux siècles. Au profit de l'influence anglaise, puis américaine – laquelle est désormais planétaire – mais non universelle, puisque la Société du Projet Clipperton (SPC) et les Cosmons correspondent en français (cf. *Le projet Clipperton*, première partie des *Chroniques passéistes et futuristes*).

Le Normes du Néofrançais (NNF)

J'ai évidemment fait appel aux conseils de Nivea Advus (rédactrice du *LPC*), littéraire de profession. Elle m'a fourni la référence des deux promoteurs toujours actifs sur la question :

- Mario Périard, Québécois (<http://www.ortograf.net>), créateur de la norme "ortograf";
- Louis Rougnon-Glasson, Français (<http://www.alfograf.net>), créateur de la norme "AFF".

*NB : Raymond Queneau s'illusionna dans les années 1950 (cf. son ouvrage *Bâtons, chiffres et lettres*) en proposant une méthode d'écriture phonétique : la fossilisation mandarinale était consommée depuis longtemps déjà dans notre pays, bien qu'il continue à se glorifier de sa tradition révolutionnaire... Ce qui n'empêche nullement la parution régulière de dithyrambes à la gloire du français académique, pourtant en train de passer – lentement mais sûrement – de vie à trépas.*

Dernier panégyrique : L'amour du français par Alain Rey¹ (Denoël, 2007).

En accord avec l'amie sus-nommée et la SPC, j'écartai aussi bien l'utilisation de l'API – dont la plupart des symboles sont incongrus –, que les deux méthodes citées (cf. en fin de texte le tableau comparatif des 4 noemes). Ces dernières nous apparurent en effet d'une timidité rédhibitoire – tout au moins pour notre but, qui est, je le répète, non seulement de simplifier la graphie, mais aussi de rationaliser la langue écrite... sinon, par ricochet, la langue parlée elle-même.

Je me lançai avec enthousiasme dans cette aventure, car c'en était une, moins mouvementée, physiquement parlant, que les aventures des *Chroniques*, mais tout aussi passionnante... Bien qu'ayant conscience qu'une fois la colonie installée là-haut, il y aurait toutes les chances pour que la SPC opte pour des symboles inspirés de ceux du pancosmon (cf. le LPC) : ils sont, graphiquement et informatiquement, plus simples que nos lettres.

[*En effet, comme les lecteurs du LPC le savent déjà, la grille de base des dits idéogrammes est formée de deux carrés contigus superposés, construits donc à l'aide de 7 segments de droite. Le "noircissement" ou non de ces segments permet de figurer $2^{exp7} - 1 = 127$ symboles, qui s'avèrent suffisants pour figurer la trentaine de graphèmes du néofrançais, ainsi que les chiffres, la ponctuation et tous les autres symboles utilisés couramment par l'imprimerie.]*

Mais revenons à nos moutons... Si l'idée de la réforme est simple dans son principe, il n'est pas de même dans sa réalisation, car il faut faire un certain nombre de compromis pour limiter les différences avec la graphie académique – et surtout permettre l'utilisation maximale des claviers courants.

Règles générales

Le principe consiste à transcrire uniquement les phonèmes effectivement prononcés.

Il s'ensuit que toutes les lettres muettes disparaissent – qu'elles appartiennent aux reliquats étymologiques comme les digrammes notant les caractères grecs, ou les suffixes déclinant temps verbaux, genre et nombre des substantifs et adjectifs. Ainsi que le dédoublement des consonnes, qui n'est pratiquement plus prononcé. Évidemment, on remplace les multigrammes (**au, eu, ou, ch, gn, eau, sch...**) par un seul symbole. Les groupes de mots ayant une signification propre et prononcés d'un trait, sont concaténés : sans espace ni tiret ni apostrophe.

Les noms propres français ou francisés sont traités de même.

L'utilisation des unités de mesure du système métrique international devient impérative. En conséquence les "barils" et autres "onces", sont tout simplement bannis. De même, toute valeur monétaire doit être suivie de sa conversion en euros.

Précisons – s'il en est besoin – que le but du néofrançais n'est aucunement de censurer qui ou quoi que ce soit, mais de rendre l'échange informationnel le plus simple et clair possible entre les Francophones et, *last but not least*, de faciliter l'apprentissage de notre langue par les non-Francophones. Par contre, il devient impératif de distinguer tout mot non néofrancisé par la "casse" ou des parenthèses.

NB : Concernant l'accent tonique, je n'ai pas suivi la suggestion de certains pionniers de la SPC consistant à le figurer systématiquement dans les vocables plurisyllabiques. Si la chose est fort utile dans la plupart des autres langues – pour lesquelles celui-ci peut tomber sur l'une quelconque des syllabes du mot et donc éventuellement déterminer ainsi son sens –, ce n'est pas le cas de la nôtre, qui se caractérise par l'accentuation quasi systématique sur la dernière syllabe. En effet, seuls les mots se terminant par un e muet ou en **ail(le), eil(le), ille, ouil(le)**, sont accentués sur l'avant dernière. Exemple : portail (*portay*), abeille (*abèy*, bille (*biy*), fenouil (*fenuy*).

¹ Bien que relatant les plaisanteries scatologiques que la prononciation nordiste de son patronyme (**rè**) générât parmi les potaches, l'auteur ne reconnaît pas cette incongruité comme une tare mortelle – à terme – pour notre langue.

Laissez-moi répéter que la réforme NNF ne s'arrête pas à ces règles de bon sens. Il s'agit aussi de rapprocher l'écrit du langage parlé – quitte à rationaliser, à son tour, ce dernier... En somme, toutes mesures propres à irriter Cavanna (*Mignonne, allons voir si la rose...*, Albin Michel éditeur, Paris, 2001), si proche duquel je me sente par ailleurs – et fâcher Pivot, dont j'ai grandement apprécié son engagement pour la bonne littérature !

Les règles ci-dessus, s'appliquent aussi bien aux différents "accents" régionaux de la Francophonie, laquelle (ne l'oublions pas) va de Genève à Montréal et de Bruxelles à Papeete, en passant par l'Afrique, la Caraïbe et autres lieux exotiques...

Pour donner un exemple banal concernant l'accentuation régionale, on dit plutôt "le votre" (*le votr*) dans le Sud de l'Hexagone et "le vôtre" (*le vôtr*) dans le Nord.

Il tombe sous le sens qu'une seule graphie s'impose. Après concertation avec la SPC, et malgré mes préférences (affectives) pour la prononciation sudiste, je me suis rallié à la graphie nordiste qui apparaît comme majoritaire au sein de la Francophonie. Cependant, rien n'empêche la coexistence (pacifique, évidemment !) entre les variantes qui s'appelleraient le néobelge (*néobèlj*), le néosuisse (*néosûis*), le néoquébécois (*néokébékua*), le néoantillais (*néoantiyè*), le néocalédonien (*néokalédonièη*), le néomaghrébin (*néomaghrèbèη*) même – où les particularités phonétiques seraient effectivement transcrites...

Mais, comme l'application la plus urgente de cette réforme concerne la Société du Projet Clipperton (SPC) et les Cosmons – cf. le site www.liber-gratis.com –, tout ce qui suit n'est strictement valable que pour le néofrançais universel (NFU).

Quelques inconvénients de la réforme

– Elle augmente évidemment les homonymes : qui s'identifient désormais aux homophones. Lesquels sont particulièrement nombreux en français, pour la simple raison que notre langue parlée est devenue, avec l'anglais, la plus concentrée du continent...

[NB : À ce propos, il est intéressant de considérer le degré d'évolution des langues indo-européennes à travers l'Eurasie. On remarque que plus on se déplace vers le ponant, plus elles se simplifient. Les langues slaves ont gardé presque autant de déclinaisons que le latin et le grec. L'allemand en a déjà moins et les langues occidentales encore moins.

Il est donc loisible de rapprocher cette évolution linguistique de l'évolution socio-politique : ne constate-t-on pas, dans ce domaine, et depuis des siècles, un retard significatif de l'Est par rapport à l'Ouest du continent ? Et ce n'est pas Poutine, le néo-tsar russe, qui me fera mentir !]

– Elle fait disparaître des traces étymologiques qui ne sont pas sans intérêt. Mais ce prix à payer me paraît mineur devant les avantages : songeons aux gigantesques pertes de temps et d'argent causées, directement ou indirectement, par la montagne d'erreurs orthographiques actuelles – sans parler de l'économie de papier !

Passons maintenant à la revue de détail, dont le résultat est condensé dans le tableau reproduit à la fin de l'article.

Généralités sur les voyelles

Pour le français officiel, l'API distingue douze voyelles et trois semi-voyelles, qui se prononcent plus ou moins longuement. Dans la graphie académique, cet allongement est, en principe, figuré par l'accent circonflexe. Exemple d'actualité : "La sujétion des femmes est une pratique traditionnelle généralisée et néanmoins infâme". Mais pas toujours, loin s'en faut : par exemple entre "hélas" et "place".

D'autre part, le même signe diacritique est utilisé pour fermer le son du **o** (**ô**), indépendamment de sa longueur : "Il ôte ses bottes avant d'entrer chez son hôte !" ; ou pour une simple raison de discrimination homophonique : "Le prix du pain lui est dû".

Dans l'API, le dit allongement est figuré par le symbole (:) accolé à la voyelle concernée. En fait – tout au moins dans les dictionnaires courants, dont le Petit Robert –, la chose est pratiquement ignorée. Ainsi la phrase "la belle brebis bêle comme une bête" y est transcrite par "la *bɛl brəbi bɛl kɔm yn bɛt*", ce qui est phonétiquement incorrect ; alors que les dictionnaires plus anciens utilisent bien le symbole *ɛ:* pour "bèle" (*bɛ:l*) et "bête" (*bɛ:t*).

Quoi qu'il en soit, cette solution est inacceptable : il faut impérativement limiter ce symbole à sa seule fonction de ponctuation !

On opte donc pour la diacritisation de la voyelle par un tiret supérieur (*ā, ē...*), symbole accessible des les "caractères spéciaux". En fait, on distingue de moins en moins entre voyelles longues et courtes : par exemple entre patte (*pat*) et pâte (*pāt*)... D'ailleurs, toujours à propos de l'allongement phonique, je décidai – en accord avec la SPC – que celui des voyelles précédant une terminaison en **r** ne serait pas graphiquement représenté, car il est systématique et plus ou moins perceptible suivant les locuteurs.

La lettre a ou comment honorer Allah sans le a "emphatique"

L'API (et les dictionnaires traditionnels) figurent aussi un **a** script dit "emphatique"... que plus personne ne prononce à l'exception des cagots clamant "Allah akbar" à tout propos. Mais, comme dans notre pays, eux aussi ont le droit d'expression¹, je proposai – à l'origine – de simplement "noircir" ladite lettre. C'était sans compter sur Luc, toujours aussi Djéha à ses heures :

— Allounj tout' lé lètr' é nouarci toù lé mou... é, grès à toué, **Ââllââhh** sira ancoûr pli gran ! Me conseilla-t-il, avec son pince sans rire indécrottable.

Inutile de dire que je me gardai bien de proposer la chose à la SPC, qui n'en avait rien à cirer d'une telle emphase, surtout que les Cosmons – mis naturellement dans la boucle de la réforme – plagient volontiers notre Voltaire pour charrier les superstitions terriennes en général et islamiques en particulier ! Exit donc le "noircissement", que l'on a alors réservé définitivement à l'accent tonique des mots étrangers. Par contre, j'ai défendu la graphie traditionnelle Allah, qui répond au principe alphabétique, même si les Francophones non arabophones ne prononcent ni l'allongement du **l** ni le **h** terminal.

[NB : Pour être honnête, un autre facteur a joué, car cela se passait à l'automne 2006, en pleine affaire Redeker². On se souvient de la fatwa (vraie ou fausse) qui avait obligé le malheureux philosophe à plonger dans l'anonymat sous protection policière – et cela pour avoir simplement exprimé la quasi certitude (qui sourd des sources historiques) que le Prophète avait eu des comportements peu compatibles avec les préceptes d'Allah le clément et miséricordieux... Alors je me suis dit qu'il ne manquerait pas d'imam (même dans notre Europe supposée laïque) qui, pour un qaradaoui ou un qaradanon, me fatwaliserait fissa, sous prétexte que le "noircissement" du divin vocable serait blasphématoire !

Les multiples facettes du e et le point sur le i

Le symbole **e**, est prononcé, en Francophonie, de 4 façons différentes :

– Non diacritisé, il figure le son "neutre", tel que dans les mots : le, velin, seul, œuf, œuvre, chaleur...

[NB : L'API, M. Rougnon-Glasson et les dictionnaires font une distinction que mon oreille n'a jamais perçue, entre la prononciation du **e** des deux premiers exemples (API : **ə**) et celle des quatre derniers (API : **œ**) !]

– Ses sons "fermé" et "ouvert" sont figurés, tout aussi traditionnellement – mais systématiquement en néofrançais – par **é** et **è**.

¹ Mais non d'imposer leur opinion, ce qui est la tendance innée des islamistes (déclarés ou kryptos) !

² L'affaire est détaillée dans l'article *Nos petits Munich contemporains*. Cf. la rubrique "Miscellanées" sur www.liber-gratis.fr.

– Le son **eu** de peu, feu, heureux, est noté **ê**. Ce dernier vocable s'écrit donc *êrê* : en 3 caractères au lieu de 7 : *Ki di miê* !

Concernant le **i**, un pionnier de la SPC fit remarquer que son point était inutile : à preuve que son ancêtre – le iota grec –, n'en porte pas. Mais, tout compte fait, répliquai-je, « mettre les points sur les i, est certainement plus efficace que de les supprimer, alors... ».

Le o ouvert et le o fermé

Naturellement, le **o** non diacritisé se prononce ouvert, comme dans porte, obtenir, sotte (*port, obtenir, sot*)... et on utilise l'accent circonflexe pour le fermer.

On écrit donc : *Ô taŋ sūspaŋ toŋ vol* ; *Ôprê de ma bloŋd* ; *Ô la bel nana* !... Mais dans *Là hô sûr la kolin*, le **h** devient obligatoire parce qu'il est prononcé par une expiration (et non une aspiration !).

Incidentement, on note la perte étymologique entre le féminin sotte (*sot*) et le masculin sot (*sô*) ; ce dernier augmentant d'ailleurs le nombre d'homophones... Cela a traumatisé la SPC, qui comporte une majorité de non Francophones originels, très embarrassés par ce problème d'homophonie. En conséquence, elle m'a carrément demandé de figer ces vocables à leur prononciation la moins ambiguë. On dira donc, en néofrançais : *Il fô ètr eŋ (u ûn) sot pur fêr le sô de la Mor saŋz'aŋtrènman* ; *Ô le bel tapi ke vuala* ! ; Il fê bèl ôjurdûi... Bon, ça choque au début, mais on finit pa s'y faire.

Quant au "seau d'eau", il est proposé de l'écrire, tout simplement : *sô d'ô* !

Chers lecteurs, ne vous effrayez pas de cette révolution (culturelle) : je parie gros que la chose restera ici-bas lettre morte de votre vivant – et du mien à fortiori !

Le u et les semi-voyelles

Profitions de la réforme pour nous aligner sur la communauté des langues utilisant l'alphabet latin : le **u** tout nu se prononcera donc ou. Ainsi, route, voûte, lavoir, s'écrivent rut, vut, lavuar.

Sa prononciation française, par analogie avec **ê** et **ô**, se notera par **û**. Ainsi, figure, huit et puits, s'écrivent *figûr, hûit, pûi*... Et tant pis si les Germanophones utilisent dans ce cas le tréma : notre but est également de minimiser le nombre de signes diacritiques.

Reste à considérer ce que les linguistes appellent les semi-voyelles. Je veux bien, mais rien de significatif ne permet de les distinguer phonétiquement des voyelles ordinaires, sinon leur brièveté. Donc, foin des symboles API tels que **j**, **w** et **ɥ**. À leur place, on utilisera tout simplement, **i** (ou **y** pour le son mouillé), **u** et **û**. Ainsi, pied, paille, mouillé, fatwa, puis, s'écrivent : *pié, pay, muyé, fatua, pûi*.

NB : Les Belges prononcent "poui". En raison de l'intérêt qu'ils ont toujours porté à notre langue commune, laissons-les donc écrire, en néobelge, *pui* : ça mange si peu de frites !

Les phonèmes dits nasals

Les voyelles nasalisées et le **n** ont partie liée. Or l'API les figure en tildant la voyelle et supprimant purement et simplement le **n**. Exemple : planifier (API : *planifje*) et plan (API : *plã*). La SPC et moi-même avons estimé que, dans ce cas, la perte étymologique est excessive. Donc on a décidé de "nasaliser" le **n**... par le symbole **ŋ** (appelé né), qui a la bonne fortune de rappeler tout à la fois ladite consonne et l'appendice nasal !

Notons que ce symbole – qu'il faut aller pêcher dans les caractères spéciaux – est bien utilisé par l'API ; mais uniquement pour figurer la prononciation du suffixe anglais "ing" !

En conclusion, les cinq sons nasals (tels que dans les mots enfant, brun, brin, honte et camping), se néofrancisent, respectivement, par *aŋfaŋ, breŋ, brèŋ, hoŋt é kaŋpiŋg*... Tout en sachant que certains Francophones, eussent-ils bu leur langue avec le lait maternel, ne distinguent guère le mot "brun"

du mot "brin". Alors pitié pour les non Francophones désireux d'apprendre notre si phonétiquement sophistiqué idiome !

Généralités sur les consonnes

Rappelons que dans le parler actuel, les consonnes sont toutes brèves – comme dans la plupart des langues européennes d'ailleurs, à l'exception notable de l'italien (et, partiellement, de l'espagnol) qui, sans cela, ne serait pas la langue, par excellence, du *bel canto* ! On n'écrira donc les doubles que dans les mots étrangers non francisés – et à la gloire d'Allah (sauf celui des islamistes, naturellement !).

Les consonnes **b, d, f, l, m, p, t, v, z** gardant leur prononciation traditionnelle univoque, on passe aux restantes.

Faut sauver le petit soldat c !... Quitte à abandonner le q aux pornolittéreux(es)

Une fois tout le monde d'accord pour supprimer son ambivalence phonique, je me suis battu pour garder le **c** dans sa prononciation dure, illustrée par le grand *Cæsar* lui-même.

Ouais, me rétorqua-t-on, mais le **k** a été illustré avec encore plus de panache par *Κλεοπατρα*. Plus précisément par son nez, qui, au moins depuis Pascal, détermine les palinodies de l'Histoire... Me connaissant, vous pensez bien que cet argument ne me laissa pas sans voix ! Cependant, *in fine*, c'est le grand Racine qui me fit lâcher prise avec son fameux alexandrin :

"Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?"

Le **c** à la place du **q** s'avère là effectivement cucu. Mais cette dernière lettre elle-même fut disqualifié par les pionniers : sa nudité – une fois le **u** cache-sexe supprimé – choqua les plus prudes... ce qui fit que, de guerre lasse, on s'accorda sur le vénérable **k**.

Très bien, commentai-je alors, sauf que si on réalfabétise strictement l'alexandrin en question, le pronom démonstratif "ces" (*sé*) se confond avec le pronom possessif "ses" (*sé*)... Et cette gênante homonymie sévit aussi entre "ce" et "se", "ça" et "sa", etc... Alors pourquoi ne pas demander à notre serviable petit **c** de continuer à siffler avec sa cédille afin de lever les dites ambiguïtés ?

Adjugé vendu, et nous trinquâmes (par voie hertzienne) à la gloire de Racine et de son néo-alexandrin, qui ne perd rien de son allitérante beauté : "*Pur ki soŋ çé sèrpaŋ ki siŋl sûr vô tèt ?*"...

Par esprit de continuité, pourquoi, à l'exemple de l'espéranto (et des langues slaves latinisées), ne pas affecter à cette lettre le son **ts**, même si celui-ci est très rare en français ?

[En effet, difficile d'y trouver plus de mots que *tsar* (*car*) et la mouche *tsé-tsé* (*muš cécé*)... desquels, par ailleurs, on voudrait bien se débarrasser définitivement !]

La chose passa comme un courriel sur le *Rézô – rêstoŋ Français, u miê, Néofrançais !*

Dans la foulée, on adopta le **ĉ** et le **ŝ** espérantistes pour, respectivement, les phonèmes **tch** et **ch**...

Ce qui nous amena à retrinquer – à la gloire de Zamenhof, cette fois.

Il y avait de quoi : la mondialisation a familiarisé les Francophones avec le dit Réseau, au point d'accepter l'américanisme *chat*... Bon, désormais, ils n'auront plus aucune excuse pour ne pas utiliser *tchatche* (*ĉaĉ*), qui exprime la même chose avec 3 lettres au lieu des 4 du *chat* ricain... tout en évitant l'homographie – fort déplaisante – avec notre minet préféré.

NB : Si le **ç** se trouve sur tous les claviers francophones, le **ĉ** et le **ŝ** se forment avec la touche (^) suivie de la touche de ladite consonne.

— Fort bien, mais que faire du **q** ? demandai-je aux pionniers de la SPC, pour clore le sujet.

— Tant de littéreux – et encore plus de littéreuses – s'occupent des affaires de **q**, qu'on n'a certes pas besoin de vos talents pour la chose ! me fut-il répondu...

Rié de boŋ ker ; sûrtu vu, kaŋkr an'arkéografi... ki, bièŋtô, alé mètrizé parfètman la néografi !

Finalement la pauvre lettre en question (qui ne manque pas de lettres de noblesse : cf. le SPQR¹

¹ *Senatus PopulusQue Romano* (Au nom du sénat et du peuple romain) : ça a de la gueule, quand même !

romain, lequel régna sur le monde civilisé pendant près d'un millénaire) ne sert plus que pour les vocables étrangers et en particulier la transcription du *qaf* arabe – même si, à mon grand regret, cela est susceptible de faire plaisir à un certain Qaradaoui, ouléma de son état, qui, dit-on, s'est ignominieusement illustré en fatwalisant le professeur Redeker.

Les cas du g, du j, du gn et du h

– Au **g**, on interdit bien sûr l'adoucissement devant les voyelles **e** et **i**, où il est logiquement remplacé par le **j** – dont le mot "journal" en a mondialisé la prononciation à la française.

– Concernant le digramme **gn** (araignée, châtaigne...), rappelons que les Espagnols ont, il y a déjà bien longtemps, noté ce phonème par le **n** tildé (**ñ**). Afin d'honorer leur témérité, on fait de même – faute de trouver aisément un **n** circonflexé. Les 2 exemples cités s'écrivent donc : *arèñé* et *satèñ*.

– Pour ce qui est du **h**, il n'est figuré que pour les mots dont la voyelle initiale est dite "aspirée". Ainsi, hâvre, hideux, honte s'écrivent *hāvr*, *hidê*, *hojt* ; mais habit, chahut, djihad, Mahomet, s'écrivent *abi*, *saû*, *giad*, *Maomè*...

NB : Le Prophète en question s'est octroyé trop d'arrangements avec le Bon Dieu pour mériter le **h** dont bénéficie Allah !

La prononciation du r

Liberté totale est laissée en la matière. Il s'avère que, sans conteste, le grassement de cette lettre bat le record de difficulté pour tout non Franco-français d'origine. Tolérons donc toutes ses variantes, depuis la rocaille ariégeoise jusqu'à l'élision antillaise, en passant par le roulement africain et la latéralisation extrême-orientale.

Cas de w, x, y et des digrammes dj et dz

– Dans les mots français ou francisés, on transcrit **w** et **x** tels que réellement prononcés. Ainsi, wagon, week-end, exact et oxygène s'écrivent-ils *vagoŋ*, *uikènd*, *ègzakt* et *oksijèn*.

NB : Au sujet du **x**, j'ai repris la proposition du Québécois Mario Pérard (norme "ortograf") d'utiliser cette lettre comme suffixe – non prononcé – pour marquer le pluriel des substantifs ou assimilés... **mais uniquement lorsque le contexte ne permet pas de déterminer immédiatement ce pluriel.**

– Pour ce qui est du **y**, on a déjà vu qu'il est exclusivement affecté au son mouillé tel que dans bouillir (*buyir*), payer (*pèyé*), canaille (*kanay*), travail (*travay*), cercueil (*sèrkey*)...

– Le son **dj** est rare dans le français classique. Mais nombre de mots étrangers incluant ce phonème sont entrés dans notre vocabulaire. Par exemple : djinn, djellaba, aggiornamento, jeans... Un graphème *ad hoc* s'impose donc. En cohérence avec ci-dessus on utilise le **ĝ** (djé) espérantiste. Les vocables précités s'écrivent donc, respectivement : *ĝīn* (pour ne pas confondre avec l'alcool, qui se note *gin*), *ĝèlaba*, *āĝiornamènto*, *ĝīns*...

– Quant au phonème **dz**, on le transcrit de la même manière : en circonflexant le **z** : **ẓ**.

Transcription des lettres grecques θ, τ, φ, υ, ρ, χ

L'italien et l'espagnol les ont entièrement assimilées depuis des siècles à des lettres latines.

En néofrançais, on applique évidemment la même solution : ainsi, le théta (**θ**) et le tau (**τ**) sont transcrits par **t** ; le phi (**φ**) par **f** ; le upsilon (**υ**) par **i** ; le rhô (**ρ**) par **r** ; le khi (**χ**) par **k** ou **ś**, suivant la prononciation.

On écrit donc, par exemple : *téatr*, *farmasi*, *trisikl*, *rétorik*, *arkéoloji*, *arśitèktûr*.

L'application réserve cependant quelques surprises. En particulier l'homonymie totale entre éthique

et étique (*étik*) ! C'est un peu gênant sémantiquement parlant, mais non philosophiquement : qui contesterait que de nos jours, l'éthique est de plus en plus étique ! Par ailleurs, sachant que le second terme ne manque pas de synonymes : maigre (*mègr*), cachectique (*kasèktik*), décharné (*désarné*), desséché (*dèsésé*), squelettique (*skelètik*)... la chose me paraît vivable.

Autres particularités orthographiques

– On figure la liaison euphonique entre deux mots en concaténant la consonne en question au premier et en la séparant de second par une apostrophe. Cette solution nous a paru préférable à celles proposées jusqu'ici, dans la mesure où l'ensemble est prononcé d'un seul trait :

Ainsi on écrit : *alonz'anfanj* (allons enfants) et *en bon'élèv* (un bon élève), mais *vuala en bonj siènj* (voilà un bon chien).

– Les mots et expressions composés (avec ou sans tiret) ayant une signification par eux mêmes, sont purement et simplement concaténés : c'est-à-dire s'écrit donc *sétadir* ; tout à fait, *tutafè* ; aujourd'hui, *ôjurdûi* ; va-t-en-guerre, *vatanjgèr* ; m'as-tu-vu, *matûvû* ; sot-l'y-laisse, *sôlilès*...

NB : Cela n'est évidemment pas applicable aux noms propres ni aux mots étrangers non francisés.

Problème des homophones

Malheureusement, il n'y a pas de solution miracle. J'ai déjà traité ci-dessus les cas particuliers de ce(s), se(s) et leurs proches... Autres solutions agréées par la SPC :

– Comme en français normal, on diacritise une voyelle, sans modifier la phonétique. Par exemple : entre a (verbe) et à (préposition) : *Il a biènj travayé à l'èkol*.

entre au (préposition) et le vocable eau : *Va donk ô pûi me sèrsé de l'ô* !

entre du (partitif) et dû (participe passé de devoir) : *Il a dû vu ranjdr dû frik*...

entre ou (conjonction) et où (adverbe) : *Tû pé alé û tû vé : ô travay u à la mèzoj* !

entre la (article) et là (adverbe) : *Ç'è là ke j'è truvé la fôt* !

entre temps, taon et tant : *Il è tanj de lèsé vivr lé tânj, tàn qu'il anj rest* !

entre il et île : *Il èt'êrê sûr son'îl* !

entre quant et quand : *Kànjt'à Janèt, Diè sel sè kanjt'èl revienjdra*... admettant que camp (*kanj*) se discrimine par le contexte.

NB : Il a été convenu d'encourager la prononciation des consonnes terminales ; comme le **p** de camp (*kanjp*) justement... ce qui règle le problème !

– On tient compte (comme en français normal) de la discrimination contextuelle. Par exemple : chair (viande) et chaire (fauteuil), facilement discriminables par le contexte, s'écrivent *sêr*. Cher/chère (coûteux/coûteuse) et cher/chère (aimé/aimée), sémantiquement proches, s'écrivent *sêr*. Et pour ce qui est de la bonne chère, la chose est si rare que l'on peut accepter le dédoublement *bon sèèr* – qui souligne la jouissance du fin gourmet... À titre également jouissif, voici un condensé mnémorique de la chose : *Dû hô de sa sêr, nôtr sêr Bèrnar Pivô, prêtanj k'onj pé fêr bon sèèr avèk le sôlilès, biènj ke ça sua la parti la muènj sêr de la sêr dû pulè* !

Autres simplifications et rationalisations

– On peut supprimer la redondance de négation : *Je vé paz'ô marsé ôjurdûi*.

– Naturellement, les expressions populaires ont désormais plein droit de cité : *Par ègzanpl : I fô pa fêr de konri ; Ki ç'è sûi là ? ; Kèl er il è ? ; On'a pa bezuènj d'arjanj, mè de motivasionj* !

– Les substantifs et adjectifs restent invariables en nombre : Ainsi on dit et écrit : *en bèl séval, dé bèl séval*¹ ; *en vitray, dé vitray* ; *en'akt légal, déz'akt légal* ; *enj jûjmanj parsial, dé jûjmanj parsial* ;

¹ Le partitif *dé* suffit à marquer le pluriel : la figuration des signes diacritiques est impérative en néofrançais.

en'ay, déz'ay ; en'ef, déz'ef ; eŋ bef, dé bef...

– Les temps verbaux tombés en désuétude (passé antérieur de l'indicatif, imparfait et plus que parfait du subjonctif, passé antérieur du conditionnel, passé de l'impératif) sont carrément supprimés et remplacés par le présent des mêmes modes, quitte à ce que cela me vaille une grande popularité chez les cancre !

NB : En français parlé, le passé simple a pratiquement disparu. Mais dans l'écrit il s'avère toujours utile... À ce sujet, un (petit) problème se pose pour la terminaison "ai" de la 1ère personne des verbes du 1er groupe : nombre de Francophones la prononcent è, c'est-à-dire comme la 1ère personne de l'imparfait "ais", alors qu'il faudra dire é... C'est ce qu'on notera en néofrançais : *Il savurè tranjilmanj sa pip, kaj j'abordé le sùjè ki fās...*

– Les nombres, qu'ils soient cardinaux ou ordinaux (*abitûon-nu déjà à l'èŋvariabilité fonik dé sùstantif é agèktif aŋ noŋbr; kit à èfrèyè l'Akadèmi !*), seront systématiquement figurés par des chiffres arabes. On distinguera ces derniers en les suffixant par la lettre e.

Exemple : *On'ubli suvanj ke Lui 14 a reñè jùsk'ò débû dû 18e sièkl.*

NB : Au sujet des nombres, il est toujours bon de rappeler à ceux de nos compatriotes qui fanfaronnent encore sur l'universalisme du français, l'incongruité de la numérotation hexagonale, avec ses soixante-dix (70), quatre-vingt (80) et quatre-vingt-dix (90)... Chose intolérable en néofrançais : *sèptanjt, oktanjt é nonanjt devièn donk èŋpératif – k'oŋ notra par 70, 80 é 90, tu sèŋplmanj !*

Néologismes et vocables étrangers

Le néofrançais est naturellement favorable aux néologismes, qu'il faut inscrire dans la logique de la langue. En particulier, les vocables et autres expressions francophones extra-hexagonales sont les bienvenus, toujours dans le cadre des normes du néofrançais...

À ce propos, nous devrions avoir honte de notre servilité vis-à-vis de l'invasion lexicale anglo-américaine. En effet, alors qu'on s'escrime "*à tordr dû kû pur sié tu drua – kom dirè Géha-le-sèŋpl – é anoné shopping, e-mail avèk en'aksan k'en'aŋglofon de suš ne koŋpranjdra pa, purkua ne pa ûtilizé, kom lé Kébékua, magaziné é kurièl ? Dayer, eŋ Franjofon ki se rèspèkt devrè jamè ûzé de tèrm kom challenge à tubudšan, mè défi, èksplua, gajer, koŋpétision, etc. Kanjt'à challenger (koŋpétiter, rival) é ôtr trader (opérater finanšyé), inûtil de dir k'il soŋ vué ò jèmoni, an'atanjanj de disparètr, sùit à l'èfoŋdrmanj (probabl) de l'ûltralibéralism...*

Çeçi di, lé pionié de la SPC soŋ pa rassist é tolèr le dézormè popûlèr "uikènd", tut'aŋ promuvanj le "fèŋdsmèn" kébékua !

Naturellement, les mots et expressions latines passées dans le langage courant, sont phonétisées selon les règles générales (par exemple : *à postèriori ; ègzékô ; grosô modô*. Cependant, il reste plus élégant, pour certaines d'entre elles, de les prononcer à l'italienne¹ – dans ce cas on figurera l'accent tonique. Exemples : *nihil novi sub sole ; castigat ridendo mores ; veni, vidi, vinci...*

Noms propres français et étrangers

Les noms propres de la Francophonie sont, autant que possible, transcrits en graphie néofrançaise. Ainsi, Jean Durand devient *Janj Dûranj* ; Brigitte Bardot *Brijitj Bardô* ; Jésus Christ *Jézûkrist...* *É noŋ Jézûkri ; kar le Nazarèŋ n'a pa krié sûr sa crua, mè selmanj mûrmûré : « Moŋ Dié, moŋ Dié, purkua m'a tû abanjoné ! ». Bon kèstion, sua dit'aŋ pasanj... à lakèl sé devô n'oŋ jamè furni ûn répoŋs krédibl – s'eskivanj, kom d'abitûd, par l'èkskûz : "lé vua dû Séner soŋ èŋpénètrabl" !*

Néanmoins, il paraît judicieux que les personnages "étrangers" gardent leurs noms d'origine – la prononciation correspondante étant transcrite entre parenthèses, avec figuration de l'accent tonique. On écrit donc Mikèlanjèlo Buonarroti ou simplement *Mikèlanj*. De même, *Amadèus Možart, u le*

¹ À la latine c'est plutôt risqué : on n'est pas toujours certain de l'accent des Romains... qui, sur mille ans, a dû changer !

divèŋ Mozar – kit à ranđr jalu Allah akbar !

Alphabet du néofrançais (Alfabè dû néofranşè)

sym bole	appel lation	graphie académique	graphie néofrançaise	sym bole	Appel lation	graphie académique	graphie néofrançaise
a	a	abbé, abaque, haras	abé, abak, hara	m	èm	même, thème, môme	mēm, tēm, môm
ā	a long	âpre, bâfrer, châlit	āpr, bāfré, šāli	n	èn	ennemi, gnome, non	ènmi, gnôm, noŋ
b	bé	brebis, abri, barbe	brebi, abri, barb	ñ	gné	hargne, taigne, gnon	harñ, tēñ, ñoŋ
c	tsé	tsar, tsunami, tsé-tsé	car, cunami, cé-cé	ŋ	né	honteux, maison, nain	hoŋtê, mèzoŋ, nèŋ
ç	sé	ça, cela, celle, celui	ça, çela, çèl, çelûi	o	o ouvert	propre, tonner, pote	propr, toné, pot
ê	tché	catch, sketch, kitsch	kaç, skèç, kiç	ô	o fermé	tonneau, mot, pot	tonô, mô, pô
d	dé	datte, date, addition	dat, dat, adision	ō	o long	hôte, côte, peau	ôt, kôt, pō
e	e	œuf, neuf, malheur	ef, nef, maler	ò	o gravé	au four et au moulin	ò fur é ò mulèŋ
ê	eu	peu, lieu, heureux	pê, liê, êrê	p	pé	patate, porc, camper	patat, por, kaŋpé
é	é	clé, et, assez, porter	klé, é, asé, porté	q	kû	quanta, queue, quid	kuaŋta, kê, kûid
è	è	sel, selle, mètre	sèl, sèl, mètr	r	èr	rôti, amarre, dur, rot	rôti, amar, dûr, rô
ē	è long	être, hêtre, maître	ētr, hētr, mētr	s	ès	sauce, essence, scène	sôs, èsaŋs, sēn
f	èf	fax, effusion, baffé	faks, èfuzion, baf	š	ché	hachich, chic, hochet	hašiš, šik, hošè
g	gué	gorge, guide, cigüe	gorj, gid, sigû	t	té	teint, attente, théorie	tèŋ, ataŋt, téori
ĝ	djé	djihad, jean, gin	ĝiad, ĝīn, ĝin	u	ou	tous, pourtour, mou	tus, purtur, mu
h	h atone	haricot, habit, homme	arikô, abi, om	û	u	turne, lui, chute, mur	tûrn, lûi, šût, mûr
h	hexpiré	haine, harde, honte	hēn, hard, hoŋt	ū	û long	sûre, hûre, mûre, hue !	sûr, hûr, mûr, hû !
i	i	tir, bille, seuil, œil	tir, biy, sey, ey	v	vé	valise, torve, voirie	valiz, torv, vuari
ī	i long	vire, île, bise, cire	vīr, īl, bīz, sīr	w	doublevé	wallon, wagon, WC	ualoŋ, vagoŋ, VC
j	ji	juge, agiter, garage	jûj, ajité, garaj	x	iks	exigu, xylophone	ègzigû, ksilofon
k	ka	harki, parking	harki, parkiŋg	y	i grec	yacht, paye, pays	yôt, pèy, pèi
l	èl	laurier, allée, zèle	lôrié, alé, zèl	z	zèd	zozo, zoulou, zen	zôzô, zulu, zèn

Note

Il faut y ajouter le **x** atone – utilisé pour marquer le pluriel non identifiable par le contexte – et le symbole **z** (dzé) pour Dzoungarie (žunğari) !

Tableau comparatif des graphies alternatives du français

	Graphie académique	Symb API	Graphie API	Symb AFF	Graphie AFF	Symbole ortographe	Graphie ortographe	Symb NNF	Graphie NNF
	alerte, tache	a	alɛrt, taʃ	a	alɛrt, tach	a	alɛrt, tach	a	alɛrt, taʃ
	âme, tâche	ɑ	ɑm, tɑʃ	â	âm, tâch	a	am, tach	ā	ām, tāʃ
	béni, fermer	e	beni, fɛRme	é	béni, fɛrmé	é	béni, fèrmé	é	béni, fèrmé
V	tel, mais	ɛ	tɛl, mɛ	ɛ	tɛl, mɛ	è	tèl, mè	è	tèl, mè
O	être, bête	ɛ:	ɛ:tR, bɛ:t	è	ètr, bèt	è	ètr(e)	èè	ètr, bèt
Y	le monsieur	ə	lə mɔsiø	e	le mesieu	e	le mesieu	e	le mesieî
E	cœur, seul(e)	œ	kœR, sœl	œ, e	kœr, sel ?	e	ker, sel	e	ker, sel
L	feu, heureux	ø	fø, øRø	eu	feu, eueu	eu	feu, eueu	ê	fê, êrê
L	Paul, corps	ɔ	Pɔl, kɔR	o	Pol, kor	o	Pol, kor (qor)	o	Pol, kor
E	pôle, saule	o	pol, sol	au	paul, saul	o ?	pol, sol ?	ô	pôl, sôl
S	doux, grigou	u	du, gRigu	ou	dou, grigou	ou	dou, grigou	u	du, grigu
	nu, foutu	y	ny, futy	u	nu, foutu	u	nu, foutu	û	nû, futû
	nuit, tuyau	ɥ	nɥi, tɥijo	u	nui, tuyau ?	u	nui, tuyo ?	û	nûi, tûyô
	piéd, ion, île	j	pje, jɔ̃ il	y	pyé, yon, il	y = i	pié, ion, il	i	pié, ion, îl
	oui, avoir	w	wi, avwaR	w	wi, avwar	ou, oua	oui, avouar	u, ua	ui, avuar
N	anse, entre	ã	ãs, âtR	an	ans, antr	an	ans, antr	aŋ	aŋs, aŋtr
A	brin, teint	ẽ	bRẽ, tẽ	in	brin, tin	in	brin, tin	èŋ	brèŋ, tèŋ
S	brun, un	œ̃	bRœ̃, œ̃	un	brun, un	un	brun, un	eŋ	brèŋ, eŋ
A	parking	iŋ	paRkiŋ	ing ?	parking ?	ing ?	parking ?	iŋg	parkiŋg
L	once, son	õ	õs, sõ	on	ons, son	on	ons, son	oŋ	oŋs, soŋ
	contexte, kilo	k	kõnt ɛkst,kilo	k	kontekst, kilo	k=q	kontèkst, kilo	k	kontèkst, kilô
	Quolibet, clown	k	kɔlibɛ, klun	k	kolibɛ, klun	k=q	kolibè, klun	k	kolibè, klun
	cirque, assise	s	siRk, asiz	s	sirk, asiz	s	sirk, asiz	s	sirk, asiz
	cela, ça, cette	s	sɔla, sa, set	s	sela, sa, set	s	sela, sa, sèt	ç	çela, ça, çèt
C	tchador, tchatche	tʃ	tʃadoR, tʃaʃ	tch	tchador, tchatch	tch	tchador, tchatch	ç	çador, çaç
O	chapeau, fiche	ʃ	ʃapo, fiʃ	ch	chapau, fich	ch	chapo, fich	ș	șapô, fiș
N	gourde, guide	g	guRd, gid	g	gourd, gid	g	gourd, gid	g	gurd, gid
S	Jugeotte, joli	ʒ	ʒyʒɔt, ʒɔli	j	jujot, joli	j	jujot, joli	j	jûjot, joli
O	djellaba, djinn	dʒ	dʒɛlaba,dʒin	dj	djelaba, djinn	dj	djèlaba, djinn	ĝ	ĝèlaba, ĝin
N	poignée	ɲ	pwajɛ	gn	poignée	gn	pouagné	ñ	puañé
N	havre, huche	'	'avR, 'yʃ	h ?	havr, huch	h	havr, huch	h	hāv, hûș
E	nouille, pion	j	nuj, pjɔ̃	y	nouy, pyon	y=i ?	nouy, pion ?	y, i	nuy, pion
S	utile, justice	y	ytil, ʒystis	u	util, justis	u	util, justis	û	ûtil, jûstis
	voir, wali	wa	vwaR, wali	wa	vwar, wali	oua	vouar, ouali	ua	vuar, uali
	axe, exact	ks,gz	aks, egzakt	ks, gz	aks, egzakt	ks, gz	aks, egzakt	ks,gz	aks, ègzakt
	yaught, style	j, i	jɔt, stil	y, i	yaut, stil	y, i	yot, stil	y, i	yôt, stil

APLIKASION

1e paj dû LPK (*Le Projè Klipèrton*)

"Ô pèi dû surir"

Ç'ète ò tu débû de l'été 59 – l'ané de mé 18 aņ. Je venè de fête moņ brevè de tèknisièņ aņ traņsmisionx kaņ je resû la fey de rut... ò graņ dezèspar de ma mèr, ki èspèrè ûn réform à kôz de ma léjèr klôdikasiøņ.

J'avè devaņsè l'apèl avèk la koņplisité dû patèrnèl, ki, lûi, savè ke je puvè pa prètaņdr débuté daņz'eņ post de travay èntèrèsaņ avaņ l'akoņplismaņ dû sèrvic militèr. É pûi il koņtè sûr le piston d'eņ sèrtèņ Șaņbar, aņsièņ șef de maki, k'il avè ravitayé daņ la moņtaņ aņ 43-44, é ki ètè devenû par la sùit komaņdaņ d'eņ réjimaņ de Șaserx Alpèņx an'Aljèri.

J'ète doņk plûtò rasûré é èspèrè ûn plaņk (dépanaj d'aparèy radiô-élèktrik, gratpapié...) ; d'ôtaņ plûs ke, daņ ma lêtr de motivasiøņ, j'avè maņsioné, sûr l'èņsistaņs de ma mēr, le fèt ke « dam natûr avè léjèrmaņ disimétrizé la loņger de mé 2 jaņb ».

Il me falû sepaņdaņ trimé ò kaņp de Satonè paņdaņ lé 3 mua de "klas". Pûi çe fû le graņ dépar : je n'avè jamè vû la mèr ôtremaņ k'ò sinéma !

Mamaņ, çe jur-là, sașaņ ke je koņpaņsè moņ haņdikap par ûn solèt, avè plasé çèl-çi daņ l'otr sôsûr, pur m'oblijé à buaté vrèmaņ ! Mè mon'amur propr û le desû é, daņ le trèņ de Marsèy, je replasé la solèt dû boņ kôté.

Ç'èt'èņsi ke je débarké à Aljé, eņ jur de jûiyè, șô é aņsolèyé à suè.

Kom koņvenû, 2 Șaser Alpèņ, aņ tart règlemaņtèr, m'ataņdè sûr le kè :

— Ç'è tua le blè pistoné ? M'èntèrpela d'ûn vua fort le peti à mustaș, ki avè dû me rekonètr de luèņ a moņ bère bask porté à la șamoniard, èņsi k'à mon'èr èņkiè.

— J'm'apèl Advûs, Lûsièņ Advûs, é sûi koņvoké șé le kolonèl Șaņbar, répoņdi-j avèk modèsti – bièņ koņsiaņ de fēr blaņbèk à kôté de çe 2 sùpèrbronzé !

— Oņ l'sè ; mè l'koloņ nuz'a pa di k'il rekrûtè sé mèk ò bèrsô, rigola le mustașû.

— Bièņvnû kaņmēm ! Koņpléta le graņ à lûnèt, avèk eņ vag salû militèr.

Pûiz'il pri ma grôs valiz, me lèsaņ porté mé 2 sak, égalmaņ buré par mamaņ de vètmaņ, vivr, èts. Nuz'alam èņsi, présédé dû peti – ki devèt'ètr le șèf – jûsk'à la vuatûr de servis... Nu kitam la kapital par la vua ke je frékaņtrè aņsùit mèņt fua : la popûlèr "rut mutonièr", ki reli Aljé à la parti oriaņtal dû pèi.

Lé 2 bidas me ploņjèr ôsi sèk daņ l'bèņ :

— T'sè ù nuz'aloņ ? Kèstiona le peti, ki s'ètèt'asi dèrièr, à kôté de mua.

— À Vil kèk-șôz... Répoņdi-j aņ șèrșaņ la kart Mișlèņ daņ mon sak de vuayaj.

— À Ménèrvil... Ç'è k'à ûn demi-er, mè çe'è déjà l'pèi dû surîr kabil !

— Hèņ ? Ç'è kua l'surîr kabil ? Demaņdé-j, alor ke je konèsè l'èksprèsiøņ.

— L'masakr de Palestrô, ça t'di rièņ ? Hé bé, ta kûltûr rest à fēr !

— Tû va l'démoralizé avaņ l'er ! Se hazarda à komaņté le graņ.

— Tua, tè-tua é *șuf* la rut ; çe'è sa premièr sèaņs d'èņstrûksiøņ militèr.

Dèrnièr paj dû LPK

Lé fistøņ s'aktivèr à la préparasiøņ dû petidèjèné, taņdike lé fôz'épu Raņjtu [Jûl é Aziza] èņsi ke ma pom, nu feziøņ nô bagaj.

Ô kur de çe dèrnié é brèf repa pri aņ komeņ, Jûl me parla de sé projè imédia :

— Je vè d'abor onoré l'èņvitasioņ d'Aziza, paņdaņ kèlk muax. Pûi, lèsaņ Al é Bèr se débruyé daņ le

Pasifik, je returnrè sel lahô pur prézanhtë ò Kosmonx en rapor sûr l'èssèk de l'opérasion KÛK [Konrakt-Ûmanité-Kosmonité] é, malgré tu, plèdé an faver dû Projè Klipèrton... Aprè, je konjt bièn revenir isiba pour savuré ûn retrèt ke j'èstim mérité...

Vèn l'er de la séparasion. Tus – lé 10 manbr de l'ékipaj kosmon plûs nu 5 –, angoñsé danj nô konji respèktiv é tasé danj la petit piès de ranjévu, nu nu donam l'akolad d'adiê. Ma sel krènt fû d'an salûé sèrtèn x plû d'ûn fua, é d'òtr x pa dû tu, kar, kontrèrmanj ò Dutreriv, je n'an idanjtifiè ke kèlkez'en d'antr'è : çè ki portè dé tiñas monokolor ! Êrèzmanj, Jûl nu lé prézanhta enjdividûelmanj...

Pûi, aprèz'avuar anjosé pañtaloñ é bluzoñ sañblabl à çè ke lé Dutreriv portèt'à ler débarkmanj, nuz'alam tu lé 5 devan l'ékutiy sùpèrier déjà uvèrt sûr la mèr. É là, su l'ey dû reprèzanhta de l'ékipaj, ki parèsè plû roñ é plûz'ûmid ke d'abitûd dèrièr soñ hòm (en reflè sañ dut, kar l'èkstèriorizasion de l'émotivité è pa la vèrtû majer dé Kosmonj), nu lé 3 sénior, déklamam ankor ûn fua nôtr viè kri de ralimanj : "**Ibn, Ibn, Ibn, Kalduun !** – pusé à bu, sepañdanj k'Al é Bèr mètè le kanô à l'ò... Sûivir mé šalèrèz anbrasad avèk Aziza é Jûl, ki, è, serè débarkéx sûr la kôt kabil.

Lé fistoñ me konjvuayèr jûsk'à la jeté de la Madrag. Malgré le tañ bušé é le krašèñ glasial, la bon'ûmer réña dûrañ le trajè. Al é Bèr me reparlèr anj déray de ler projè de Sosiété dû Projè Klipèrton, rasanblañ – sûr ûn îl izolé – dé voloñtèr pur la kréasion d'ûn koloni èkstratèrèstr gràs à l'èd dé Kosmonj... Nu nu promim évidamanj de resté anj konrakt via le *Rézô*.

Je me retruvé donk sûr l'avenû de la Madrag vèr 8 er lokal. Ûn petit demier de marš plû tar (ki me résofa agréablmanj), je kruazé enj providanjsièl taksi, lekèl me véikûla à la gar Sèn Šarl, ù, an'atanjanj le dépar dû trèn pur Briansonj, je téléfoné à ma mi, ki s'ékria, ôsi émû k'ûn jen épuz :

— Revenû sèn é sôf ! moñ Diè, çè trô de šaņs : je te lèsrè plû repartir !

Anj fèn d'aprèmidi de çè jèdi 2 févriè 1995, je débarké danj ma bon vil – tut frigorifié su la nèj –, furbû mèz'èrè... Soñjanj (kom le poèt), ke j'avèz'aki plû "d'ûzaj é de rèzoñ" k'il n'an falè pur vivr èrè le restanj de mé jur !